

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 30

Artikel: 500,000 francs : [suite]
Autor: Berger, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

500,000 FRANCS

II

— Reprends ta place, fit M. Laverdan, puisque des pieds à la tête te voilà au grand complet, et daigne prêter quelque attention à mes paroles.

— J'écoute, répondit Gaston en s'assayant auprès de la croisée.

L'oncle s'exprima ainsi :

— Il faut voir le monde tel qu'il est, mon ami. On ne lutte pas impunément contre la société : quand les rois épousent des bergères, cela finit toujours mal, et quand les avocats épousent des brodeuses, cela ne finit pas mieux. N'as-tu pas remarqué que depuis notre affolement de l'égalité nous sommes tous devenus radicalement aristocrates. C'est ridicule, c'est triste, c'est même vulgaire à force d'avoir été dit, mais cela est. L'égalité ne se pratique que dans les couvents et, de plus, à l'Académie française, ainsi que l'a affirmé l'honorable M. d'Haussounville. Or, mon cher, comme tu n'es pas du tout moine et que tu ne seras jamais peut-être académicien, il te faut suivre la grande voie et hurler avec les loups ; ne pas sortir de ta sphère, crois-moi, celui qui se mésallie de gaieté de cœur est un imbécile, et celui qui le fait par sentiment se livrera un jour à d'inutiles repentirs. En fait de mariage, il faut se garder des idées des poètes et des utopies des politiques. Si l'on aime mal à propos, il faut faire taire son cœur pour vivre plus tard en paix avec sa raison.

— Comme vous parlez bien, mon oncle, fit Gaston sur un ton un peu railleur.

— Je ne sais si je parle bien, mon neveu, mais je suis certain de raisonner juste. Tiens, à ce propos, je vais à mon tour te faire une confidence. A l'époque où j'étais, comme tu l'as été, étudiant à Paris, je me suis aussi attaché à une jeune ouvrière, ayant, je puis le dire, toutes les qualités d'un noble cœur et d'un charmant esprit. Que m'est-il arrivé ; j'ai dû, par force majeure, partir un beau jour pour Pondichéry, j'ai dû encore, sur les sollicitations incessantes de ma mère et de mon père, me résigner à épouser une fille de millionnaire, et, conséquemment, oublier celle dont j'étais séparé par une distance de trois milles lieues et la barrière du mariage de raison que j'avais contracté.

M. Laverdan soupira en ajoutant :

— Et depuis ce jour, en songeant à celle qui peut-être conservait encore à Paris mon souvenir, j'ai eu des regrets ayant toute l'amertume des remords. Ma femme étant morte, il me restait une fille pour toute consolation ; mais, comme tu le sais, elle est au ciel ! Que me reste-t-il maintenant ? Mon père et ma mère ne sont plus et ma fille repose sous un palmier de l'Inde !

Il se tut un instant.

— Mais je ne suis pas encore seul, reprit-il avec une profonde émotion. Tu me restes, toi, n'est-ce pas, Gaston ?

Gaston pressa avec tendresse les mains de son oncle.

Il y eut entre eux un silence de quelques minutes.

La pendule vint à sonner.

— Le jeune homme se redressa comme sous une secousse électrique et se rapprocha vivement de la croisée.

— Mais qu'as-tu donc, dit M. Laverdan, à toujours regarder dans la rue.

— Elle passe ! s'écria Gaston.

— Qui ?

— Celle que j'aime !

L'oncle, par curiosité, regarda à son tour.

Tout à coup il poussa un cri étouffé et pâlit.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, mon oncle ? fit Gaston tout effrayé.

— Celle qui passe...

— Eh bien ?

— On dirait celle qui dort pour toujours sous un palmier de l'Inde.

— Votre fille, mon Henriette ! La ressemblance est donc bien grande ?

— Prodigieuse, te dis-je ! c'est elle ! c'est elle-même !!!

Et M. Laverdan s'affaissa dans un fauteuil.

DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Vingt ans environ avant la scène que nous venons de raconter, par une pâle soirée du mois de septembre, sur un banc de pierre adossé au tronc d'un platane encore couvert de ses feuilles, il y avait un beau jeune homme assis auprès d'une charmante jeune fille.

— Hélas ! disait le jeune homme, tu viens de le voir par cette lettre que je tiens encore dans mes mains, au nom de ma mère mourante, mon père me réclame. Je vais donc, dès demain matin, quitter Paris pour me rendre aux Indes. Oh ! je voudrais être un éclair pour franchir les distances ! Arriverai-je à temps pour revoir celle qui m'a tant aimé !

— Espère en Dieu ! répondit la jeune fille, tu ne pars pas seul ; mon âme t'accompagnera.

— Dis-moi, Henri, reprit-elle après un long silence, y a-t-il bien loin d'ici à Pondichéry ?

— Plus de trois mille lieues.

— Trois mille lieues, mon cher Henri, mais ce n'est rien, dire que je te verrai à cette distance comme je te vois d'ici.

Henri qui avait été élevé dans notre septique capitale, ne put s'empêcher de lancer un trait à la parisienne.

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il, je dois alors avouer que tu as une excellente vue !

— Oui, mon ami, répondit la jeune-fille avec un grand sérieux, j'ai la vue de ceux qui aiment.

— Henri pressa tendrement la main de son amie ; puis, comme s'il était mal à l'aise sous le poids d'un sentiment qui l'oppressait :

— Promenons-nous dans le jardin, dit-il en se levant, cela dissipera peut-être un peu mes tristesses, et il prit le bras de son amie.

Et bras dessus, bras dessous, les deux amants cheminèrent à pas silencieux, sous les arbres qu'agitaient à peine un souffle de vent.

Ils venaient d'arriver au rond-point des statues des femmes célèbres lorsque s'arrêtant tout à coup :

— Il y a là, dit celle qui avait nom Marie, l'image des reines et des simples femmes ; — sais-tu celles dont on se souvient ?

— Des plus célèbres, fit Henri.

— Non, répartit Marie, on se souvient de celles qui ont aimé !

— Je n'ai pas un jardin du Luxembourg à mon service, dit le jeune homme, mais j'ai déjà un asile pour y placer l'image de celle que j'aime.

— Ah ! fit Marie en souriant, et où est l'asile, Monsieur ?

— Dans mon cœur.

— Marie donna un petit coup sur la main du jeune homme, et lui dit d'un air rêveur.

— Vous n'êtes pas ici pour faire de l'esprit, causons sérieusement.

— Justement, ma chère amie, je voulais vous parler avec un grand sérieux, nous voici revenus à notre point de départ, c'est-à-dire auprès de ce banc sur lequel nous étions assis il y a peu de temps, et sous ce platane qui va encore nous donner son ombre, eh bien ! écoutez-moi et retenez bien ceci, je vous jure que je vous ramènerai un jour sous ce même platane, et, qu'éprouvant alors les mêmes sentiments que j'éprouve aujourd'hui, je vous redirai : je vous aime, mais cette fois, ces trois mots n'auront plus leur écho aux Indes, — c'est en France que je pourrai vous les répéter, car, Dieu aidant, nous ne nous quitterons plus.

— Parlez-vous sérieusement, mon ami ?

— Très sérieusement ; du reste, je prendrai à témoignage deux personnalités avec lesquelles on n'a pas l'habitude de plaisanter.

— Et que vous appelez ?...

— Monsieur le maire et monsieur le curé !

La jeune fille se prit à sourire, elle enlaça son bras à celui du jeune homme, et bientôt l'un et l'autre s'effacèrent sous les épais ombrages de la grande allée du jardin.

(A suivre.)

L. MONNET.